

pas de soins ; les allemands exigeaient que toute l'aide soit donnée à leurs soldats ;

les civils après, ils pouvaient attendre. Moi, je cherchais et je marchais à travers

tout. Quand j'ai entendu appeler « Judith », j'ai cru rêver, mon petit frère était là, vêtements déchirés, sale, mais bien vivant. Il m'a sauté au cou et, en pleurant m'a dit «sommes tous vivants». Inutile de décrire ma joie et mon émotion. J'ai retrouvé tous les miens, assis par terre, très inquiets, ils avaient très peur et encore sous le choc.

Ils avaient fait des baluchons avec le peu qu'ils avaient retrouvé. Mon père avait été projeté contre un arbre par la déflagration et était blessé à la jambe ; elle était devenue énorme et très douloureuse ; il ne pouvait plus marcher. Dès le début des

bombardements, Marcel a eu très peur et a entouré ma mère de ses bras. Ce face à face leur a protégé le visage à tous les deux. La barque s'est effondrée et eux deux ont été ensevelis pendant plus de deux heures. Ils en sont sortis sains et saufs. La tante Erna et son fils Jules étaient indemnes.

Il fallait quitter les lieux au plus vite avant que les allemands ou l'aide n'arrivent. Il

était bien trop risqué pour mes parents de rester sur place. Sous les décombres, j'ai trouvé un vélo encore en assez bon état pour y asseoir mon père. Nous avons tous marché de la Porte de Clignancourt à la rue Archereau (métro Crimée), où j'avais loué et installé la chambre pour moi, en cas où...

J'ai été si heureuse d'avoir ce toit pour les miens. Je voulais leur faire cette surprise; ils se demandaient où je les conduisais. Ils ne posaient pas trop de questions, ils étaient encore sous le choc du terrible bombardement. Ils étaient très fatigués et avaient surtout peur d'être arrêtés. Ils n'avaient aucune pièce d'identité.

Ma mère n'était plus sortie dans la rue depuis Juillet 1942, mon père depuis août 1941. Nous étions en Avril 1944.

Nous avons marché très lentement; conduire le vélo avec mon père assis dessus, n'était pas très facile pour moi.

La milice et la police grouillaient dans les rues. Je me demande par miracle comment on ne nous a pas interpellés. Mon uniforme et mon brassard de la Croix-Rouge m'ont énormément aidé. Pour les miens, qui n'étaient pas au courant de cette pièce, ils ont

été bouleversés de trouver un toit. C'était petit et à l'étroit, mais certainement mieux que là où ils avaient passés les deux dernières années. Leur émotion a été grande quand ils ont retrouvé toutes leurs affaires. Il me fallait de suite trouver de quoi nourrir cinq personnes, pas facile. Il me fallait tout de suite de l'argent pour graisser la concierge. Elle ne devait pas apprendre que c'était mes parents et surtout des juifs; c'étaient des sinistrés des bombardements. Mon groupe m'a beaucoup aidé ;

ma paie mensuelle a été augmentée, ce qui m'a permis d'aider mes parents. Pour les tickets de ravitaillement, ce n'était pas un problème. A ma mère et à ma tante, j'ai fait des cartes d'identité ; Marcel et Jules ont reçus des actes de naissance et ils ont très vite appris leur nouvelle identité, ce qui m'a permis de les placer tous les deux ensemble chez des paysans où ils sont restés jusqu'à la libération. Ils étaient très heureux d'être en liberté chez de très braves gens. Ma mère et ma tante n'étaient pas connues dans cette région, ce qui leur permettait plus facilement de sortir et de faire la queue comme toutes les femmes.

Je suis allée voir ce qui restait de notre appartement de Saint-Ouen; incroyable, la maison avait été coupée en deux. Dans la rue, je voyais notre bibliothèque suspendue.

Du peu d'affaires que j'avais laissées, il ne restait plus rien ; heureusement que j'avais sorti la partie la plus importante pour mes parents. J'étais très contente d'avoir cette chambre où ils sont restés jusqu'à la Libération et même un peu plus.